

la symétrie; il lui faut au contraire de la gêne et du pêle-mêle. On ne se dérange pas de chez soi pour être à son aise, pour marcher commodément à la file dans un espace bien propre, bien large, soigneusement débarrassé de tout ce qui serait obstacle, où l'on trouve sans cesse la vigilance du maître et de l'autorité. On veut s'entasser, se bousculer, être aperçu et non regardé. Ce qu'il y a de plus honteux et de plus ordurier ne fait pas peur quand on doit le voir du milieu de la cohue. On demande d'abord qu'il y ait du monde quelque part, n'importe lequel; et l'on y court aussitôt. La population fixe du Palais-Royal, celle qui avait renfermé là toutes ses habitudes, tous ses plaisirs, toutes ses espérances de profit, formait naturellement ce centre d'attraction vers lequel la foule se laisse conduire. C'est ce qu'avait bien compris le fondateur de cet établissement. En vain l'accablait-on de railleries, de sarcasmes, d'épigrammes, de quolibets, pour une entreprise qui fut certes l'action la plus innocente de sa vie. En vain classait-on ainsi les nouveaux voisins qu'il voulait se donner: « Les filles, les brocanteurs, » les libertins, les intrigans, les escrocs, les

» faiseurs de projets, les chefs de musées, les » inventeurs de ballons, comme plus en état » de s'y plaire et de bien payer. » Il écoutait tous les propos avec ce profond mépris de l'opinion publique, qu'il devait montrer bien mieux en la courtisant. Il ne se mettait pas en peine de choisir ses locataires, sachant que la bonne compagnie arriverait tôt ou tard dans ce lieu, lorsqu'elle serait sûre d'y trouver la mauvaise.

Ainsi commença l'ère brillante du Palais-Royal. Tous les genres de dépravations y étaient logés depuis les souterrains jusqu'aux combles. On entendait les cris de l'orgie à travers les souterrains; la prostitution étalait ses guenilles aux balcons supérieurs, et venait le soir promener ses oripeaux dans le jardin ou dans les galeries. La crainte d'être vu là ne retenait personne; la multitude couvrait tout. Les marchands surtout ne s'en plaignaient pas. Les trésors étalés dans leurs magasins servaient de prétexte à l'empressement du public, d'excuse, s'il en était besoin, à cette affluence qui se trompait peut-être sur son objet. Aujourd'hui qu'il n'y a plus rien de scandaleux à voir, pas de bruit désordonné, au-

jourd'hui que la mère peut permettre cette promenade à sa fille, on trouve les corridors froids, le jardin étouffé, les abords difficiles et mal-propres. On n'y va plus, on y passe, comme dans la galerie Vivienne, moins que dans la galerie Véro-Dodat, parce qu'on n'y trouve point de caricatures. Les marchands murmurent et déménagent. Ils s'en prenaient au voisinage de la royauté-citoyenne qui leur amenait l'émeute; ils s'en prennent à son émigration, qui leur ôte la pratique des courtisans. Chaque jour voit disparaître quelqu'un de ces riches étalages qui tentaient l'opulence et dont s'émerveillait la médiocrité sans y toucher. Le petit commerce des bazars s'y introduit déjà. Enfin, j'y ai compté hier douze boutiques à louer. Et voilà ce que c'est que d'avoir des mœurs, quand on s'appelle le Palais-Royal; c'est mentir à sa vocation.

Pourtant, comme ce changement n'est pas tout à fait une chose de choix et de volonté, comme il est évident qu'il a été déterminé par quelque modification observée dans nos mœurs et dans nos habitudes; comme la vie joyeuse, débauchée, prodigue, insoucianté, n'est plus de notre siècle,

il faut en conclure que le Palais-Royal a fini sa destinée de bruit, de scandale et de désordre, qu'il est en ce moment dans un état de transition pour arriver à une autre existence. Aussi n'offre-t-il aujourd'hui que des traits décolorés, incertains; un caractère mi-parti de tristesse et de mouvement, de luxe et de simplicité, de présent et de passé qui déconcerte l'observateur. Il ne se présente plus guère à ses yeux que comme un lieu où l'on se promène à couvert quand il pleut, en plein air quand il ne fait pas trop de soleil, où l'on se donne rendez-vous, dans lequel on cause tranquillement ou bruyamment, selon les goûts, de ses affaires si l'on en a, des affaires publiques si l'on est désœuvré. C'est encore une communication agréable pour aller de la rue Vivienne à la rue Saint-Honoré, un terrain commode pour les premiers jeux de l'enfance. Quelques personnes ont fait depuis peu, du jardin, une tabagie où leur patriotisme se divertit innocemment à fumer. Ceux qui pourraient être considérés comme les habitués de cette enceinte, et dont on rencontre en effet la figure chaque jour dans la même allée, n'ont pas d'occupation spéciale, pas de mœurs parti-

culières qui les distinguent des autres visiteurs. Ce sont gens ayant un peu plus de temps à perdre, voilà tout; et qui trouvent dans l'exercice salutaire de la promenade, dans la rencontre attendue de leurs amis, de quoi employer leur journée sans aucuns frais, pas même de toilette. Les belles soirées d'été ajoutent quelque chose de plus gracieux et de plus animé à ce tableau froid et monotone. La bourgeoisie des environs vient s'y asseoir le long d'un grillage ou vis-à-vis de la rotonde, en famille, avec l'intention de rester long-temps sur ces chaises où elle ne craint plus de fâcheux voisinage, croyant respirer l'air que lui dérobent les trois lignes de bâtimens dont elle est entourée. Quelques tables, rangées dans le jardin, entre une double haie de lauriers-roses, sont occupées par des consommateurs sur lesquels le distributeur privilégié des rafraichissemens lève, en forme d'impôt indirect, c'est-à-dire par une augmentation du tarif ordinaire, de quoi payer le droit qu'il a chèrement acquis. Puis, lorsque l'heure de la retraite a sonné, les grilles se ferment en un instant sous la main agile des gardiens, et le lieu public devient domaine de prince pour toute la nuit.

Je ne voudrais pas faire tort au commerce. C'est, aujourd'hui surtout chose peu généreuse. Cependant il faut bien reconnaître que les boutiques du Palais-Royal ont perdu cet éclat de renommée, cette supériorité de luxe et de goût dont elles se vantaient jadis. J'aurais bien aimé, pour l'intérêt que je porte aux vieilles réputations, à trouver, durant la grande foire qui précède le jour de l'an, quelque encombrement dans ces galeries que les curieux, d'accord cette fois avec la critique savante, trouvaient jadis trop étroites. Il me souvient du temps où le superbe magasin d'Alexandre faisait refluer jusqu'au delà des grilles les admirateurs de ses belles étoffes, où les gendarmes étaient étouffés à la porte de Berthellemot, où toute la province, assemblée par députation de ses badauds, s'extasiait pendant une heure devant l'escalier de cristal et les diadèmes de Rustan. Ces magasins, qu'on n'a pas cessé de décorer à neuf tous les ans, renferment pourtant les mêmes richesses; mais il semble qu'on les sache par cœur. D'une admiration hébétée on est passé à une sorte d'indifférence stupide. On est comme blasé sur le beau; depuis qu'on le trouve partout, on ne veut plus

le chercher ici. Et puis je dirai que le commerce du Palais-Royal tient un peu trop à ses antiques traditions. Les mêmes branches d'industrie s'y multiplient à chaque pas, se nuisent par leur rapprochement et fatiguent par leur uniformité. Ce sont toujours des joailliers après les horlogers, et des horlogers après les joailliers. L'art si populaire et si attrayant des colifichets n'y tient pas une seule place. On n'y trouve pas un gâteau à manger, si ce n'est dans le vilain passage du Perron. Je crois qu'un élève de Susse ou de Giroux, qu'un homme habile formé au four de Félix ou de Thomas, remplirait utilement une de ces boutiques où le bijoutier se croise noblement les bras en attendant la pratique accidentelle d'un mariage. Je dis d'un mariage; car c'est là maintenant le seul contrat où l'on fasse intervenir l'or et les diamans. Il ne se donne plus d'écrits que devant notaires.

Il est cependant deux grandes célébrités qui ont conservé toute leur puissance à travers les révolutions, qui ont vu tomber l'empire et la restauration sans être ébranlées de leur chute, qui ont survécu à toutes les splendeurs éclipsées,

à tous les scandales éteints de cette vaste enceinte dont elles gardent les deux extrémités par chacun de ses angles. Je veux parler de Corcelet et de Chevet, deux noms illustres qui ont de l'écho dans notre civilisation. Je ne sais jusqu'où il faudrait aller pour apprendre à quelqu'un qu'il s'agit de deux rivaux qui ont entrepris la fourniture des comestibles, généreux concurrens qui ne se font pas la guerre, différens l'un de l'autre par leurs manières non moins que par leurs spécialités; l'un, enfermé gravement dans son comptoir, laissant arriver jusqu'à lui les charlands, ne permettant pas à ses pâtés, à ses volailles, d'attirer l'odorat du passant par une légère excursion hors de sa boutique; l'autre ayant légué ses habitudes de prévenances, d'invitation empressée, à une seconde génération de femmes engageantes et polies, sachant se maintenir, malgré les alignemens, dans le droit acquis d'étaler au dehors ses esturgeons monstrueux, ses carpes du Rhin et ses ananas, de sorte qu'on ne peut ni éviter la tentation, ni, une fois tenté par la marchandise, résister aux séductions du marchand.

Si Chevet et Corcelet sont la providence des gens qui ont une cuisine, le Palais-Royal a des ressources immenses pour ceux qui portent dans leur gousset toute la prévoyance de leur appétit. Les cafés s'emparent du passant à jeun, lui servent le premier repas, le désaltèrent plus tard, le retrouvent encore après le dîner, et lui offrent tout le jour un bon poêle avec de nombreux journaux : le café de Foy d'abord, le patriarche de ces lieux, dont l'existence est presque séculaire, notabilité de l'ancien jardin, qui a le bon esprit de conserver sa vieille boiserie et surtout l'excellente qualité de ses préparations; le café Valois, dont les habitués paraissent plus liés, plus intimes, et qui a toute la familiarité d'un club ou d'un salon; le café Lemblin, où l'affluence est plus bruyante; le café de la Rotonde, si cher aux provinciaux, entrepreneur hardi de la consommation en plein vent; le café Corrazza, qui renaît sous une forme nouvelle; enfin le café d'Orléans, de récente origine, qui s'était habilement saisi de la milice citoyenne. Les restaurateurs viennent ensuite dans l'ordre des besoins. A leur tête, Véry dont les salons sont souvent déserts, les frères Provençaux dont la renommée

se soutient; le café de Chartres, réduit étroit, obscur, étouffé, où l'on s'entasse toujours avec fureur; le café de Périgord à l'étalage appétissant; Vefour jeune, qui reste en cuisine aussi le cadet de son frère. Mais, ô misère ou lésinerie du siècle! le dîner même, le dîner, cette grande affaire des sociétés qui savent ce que vaut la vie, ne peut obtenir que d'un petit nombre quelque effort de dépense. Regardez au premier étage du Palais-Royal, dans ces beaux appartemens dont on vous a raconté tant de prodiges. Savez-vous par qui est occupée la moitié de ce splendide pourtour? Savez-vous qui remplit ces riches salons? pour qui tous ces frais de loyer, à qui appartient la vue riante du jardin? Le maigre dîner à deux francs, la table modeste qui se dressait autrefois dans la noire profondeur d'un rez-de-chaussée, voilà ce qui domine maintenant en vainqueur dans le Palais-Royal! voilà ce qui représente notre état social, le point où s'est arrêté le thermomètre de notre richesse! Ce tarif, auquel peuvent atteindre facilement les petits profits, vers lequel descendent sans rougir des existences qui semblent haut placées, réunit une foule immense de dîneurs de

tout rang, de toute condition, de tout métier, qui se courbent ou s'élèvent au même niveau. C'est là que se trouve véritablement l'égalité, mesurée sur l'échelle d'une sévère économie. Un étranger qui sortait de la Chambre, surpris de voir entrer tant de monde dans ces réfectoires à bon marché, me disait dernièrement : « Mais où diable passe donc votre budget ? »

Ce que le Palais-Royal a le mieux gardé, c'est son importance littéraire. Je ne parle pas seulement ici de ses trois grands établissemens de lecture, situés dans de vastes locaux, bien aérés, bien éclairés, bien chauffés, où le même exemplaire d'un livre subit quarante jugemens divers, où siègent peut-être les critiques les plus difficiles, parce qu'ils n'ont pas payé cher le droit d'être dédaigneux. Je veux parler surtout de ces boutiques où les ouvrages nouveaux viennent offrir aux regards des passans leurs titres bizarres, leurs vignettes énigmatiques. C'est dans la galerie d'Orléans qu'est demeuré le commerce de la librairie, avec les modistes de la petite propriété. Mais le bon temps des galeries de bois est passé pour les livres comme pour les chapeaux. Si l'on

veut vérifier ce que nous avons dit de la préférence accordée par la foule aux lieux sales, étroits et d'un aspect repoussant, il faut se rappeler cette double avenue d'un terrain inégal, bordée de misérables échoppes, où la voix criarde de quelques femmes flétries s'efforçait d'attirer les acheteurs, où des groupes nombreux formés devant l'étalage des libraires interrompaient agréablement la circulation. Alors il faisait bon pour une production nouvelle de paraître humide encore sur les tablettes envahissantes de Dentu, de Petit, de Ponthieu, de madame Goulet, de l'actif et intelligent Delaunay. Celui-ci surtout connaissait bien son public. Il ne lui refusait pas l'avant-goût gratuit d'un nouvel ouvrage; il savait qu'en toute chose on aime à essayer. Il livrait gracieusement aux curieux l'exemplaire tout coupé. L'auteur pouvait à quelques pas de là observer l'effet causé par les premières pages de son livre, et tressaillait d'aise quand il voyait le lecteur entrer dans le magasin. Aujourd'hui ce n'est plus ainsi. Une barrière de verre permet de voir et défend de toucher. Le frontispice a beau sauter aux yeux; ce n'est pas assez pour décider l'argent à sortir

de la poche. On voudrait feuilleter un peu, saisir au passage quelque aperçu du sujet, quelque échantillon du style. Il faut déjà une forte dose de résolution, une curiosité singulièrement aiguë, pour qu'on se risque à presser le bouton d'une porte, à déranger un commis qui lit tranquillement sur son comptoir. La clôture des étalages me paraît une des causes qui font qu'il se vend peu de livres, malgré l'incontestable supériorité de nos écrivains, certifiée par les camarades journalistes. Du moins est-il certain, et je le dis sans nul regret, que le vitrage a tué l'industrie de la brochure.

Nous avons parcouru tout le Palais-Royal, tout, je vous assure; hors deux ou trois estaminets, séjour enfumé dont la physionomie offre peu d'intérêt; hors ce café des Aveugles, dernier reste de l'ancienne licence, où l'on ne fait plus rien que s'ennuyer bêtement au bruit assourdissant des timbales; hors les Ombres-Chinoises, pour lesquelles on sèvre chaque jour des spectateurs; hors enfin ces quatre infâmes repaires qui s'annoncent par des numéros de feu dessinés sur un fond noir, autrefois égayés

du moins par la débauche, maintenant offrant pour unique spectacle la passion de l'or ou la misère aux prises avec le hasard. Le surplus, palais et boutiques, appartient à l'apanage, dont la beauté vous touchera peu, quand vous saurez que le budget peut être un jour chargé de payer une indemnité au possesseur, pour le plaisir qu'il s'est donné.